

L'AFFAIRE ARTON

UN CURIEUX INCIDENT

Depuis quelque temps le silence s'est fait autour de l'instruction de l'affaire Arton. Le juge a continué son œuvre sans qu'il transpirât aucun bruit des dispositions qu'il recevait, des recherches auxquelles il se livrait. Il s'est cependant passé un fait curieux qui est resté totalement ignoré et que nous sommes en mesure de révéler.

On sait qu'à l'origine de l'instruction de l'affaire Arton, M. Le Poittevin avait entendu un nombre des premiers témoins M. Marius Fontanes. An cours de son instruction, le juge fut amené à reconnaître qu'il serait nécessaire de contrôler les déclarations de M. Fontanes par celles de M. Charles de Lesseps.

Or, M. Charles de Lesseps, on le sait, a dû se réfugier à Londres pour échapper à la contrainte par corps qui s'exercerait contre lui comme elle s'est exercée contre M. Bailhant, à raison de la solidarité des condamnations pénales prononcées contre eux lors du procès de 1893.

Ne pouvant le citer comme témoin à Paris, M. Le Poittevin eut recours à une autre procédure pour tâcher d'obtenir de M. Charles de Lesseps les renseignements complémentaires qu'il jugeait nécessaires pour l'accomplissement de sa tâche.

M. Le Poittevin a donc fait transmettre au consul général de France à Londres, une commission rogatoire, pour le charger de recueillir la déposition de M. Charles de Lesseps. La législation existante permet, en effet, de confier à des agents consulaires à l'étranger, et à l'égard de leurs nationaux qui y résident, des mesures d'instruction n'entraînant pas d'actes de juridiction extérieure. C'est précisément le cas en question. Il s'agit simplement d'obtenir que M. Charles de Lesseps se rende dans le cabinet du consul et y réponde aux questions qui lui seront posées. Il ne s'agit à aucun degré, de requérir l'intervention, à un degré quelconque, de la justice anglaise pour obtenir cette comparution.

La garde des sceaux, saisi par le procureur général de la commission rogatoire délivrée par M. Le Poittevin, la transmise à son collègue des affaires étrangères, qui lui-même l'a fait parvenir au consul de France par l'entremise de l'ambassadeur à Londres.

Reste à savoir ce qu'il adviendra de cette affaire. M. Charles de Lesseps, en effet, n'est nullement tenu de déférer à la citation qui lui est adressée. Il est seul juge de la question de savoir s'il y a utilité pour lui à répondre aux questions posées par M. Le Poittevin et à s'entendre par écrit au consul.

A quelle résolution que s'arrête l'ancien administrateur du Panama, le cas n'en était pas moins curieux à signaler, et c'est à ce titre qu'on a jugé utile de le rapporter.

PAR RANG D'AGE.

Nous avons rappelé que le Pape était le doyen des souverains par âge, si la reine Victoria en est la doyenne par la durée du règne.

Voici, par rang d'âge, les souverains actuellement régnants : Le Pape a 88 ans ; le grand-duc de Luxembourg, 80 ans ; le roi de Danemark, 79 ans ; le roi de Suède, 78 ans ; le roi de Saxe, 69 ans ; le roi de Hollande, 68 ans ; l'empereur d'Autriche, 67 ans ; le roi de Belgique, 62 ans ; le roi de Roumanie, 58 ans ; le prince de Monté-

négro, 56 ans ; le sultan, 55 ans ; le roi d'Italie, 53 ans ; le roi de Grèce, 52 ans ; le roi de Wurtemberg et le roi de Bavière, 49 ans ; l'empereur d'Allemagne, 38 ans ; le prince de Bulgarie, 36 ans ; le roi de Portugal, 34 ans ; l'empereur de Russie, 29 ans ; le roi de Serbie, 21 ans ; la reine de Hollande, 17 ans, et le roi d'Espagne, 11 ans.

Comme durée de règne, c'est nous l'avons dit, la reine Victoria qui détient le record, avec soixante ans de gouvernement, et c'est l'empereur de Russie, Nicolas II, qui arrive le dernier sur cette liste, avec deux ans et demi de règne seulement.

Le cas le plus curieux, et justement unique dans l'histoire, est celui d'Alphonse XIII, roi d'Espagne, qui est âgé de onze ans et compte onze ans de règne.

M. SARCEY A LA DUSE.

M. Francisque Sarcy, qui signe Sganarelle au Temps, a écrit, il y a quelques jours, sous forme de lettre à Mme Duse, un article qui était le plus grand éloge qu'on ait fait à la grande artiste qui, dans quelques jours, va quitter Paris ; il lui a demandé de permettre aux artistes parisiens qui ne l'ont pas vue d'assister à l'une de ses représentations, et, à ceux qui l'ont déjà applaudie, de l'applaudir encore.

Au surplus, voici quelques passages du galant poulet de Sganarelle : A madame Eleanora Duse, Madame, Voilà de longues années que je m'occupe passionnément du théâtre. J'ai vu naître à la célébrité la plupart des acteurs et des actrices qui aujourd'hui sont en possession de la faveur publique. Je les ai aidés à faire leur trou ; je suis un peu, sinon leur grand-papa, au moins leur vieil oncle ; c'est ce qui m'a torisé à me faire près de vous l'interprète d'un vœu que j'ai entendu exprimer à presque tous.

Bien peu, madame, ont eu le plaisir de vous entendre. Outre que les places étaient fort chères, elles étaient fort difficiles à obtenir. Vos admirateurs sont si nombreux qu'ils les avaient accaparés des l'annonce de votre arrivée à Paris.

C'est pour nos artistes un grand désappointement et un véritable chagrin de ne vous avoir pas vue. Vous avez apporté une nouvelle manière ; il serait curieux de l'étudier, et quelques-uns pourraient faire leur profit. Vous allez partir, et ils ne sauront de vous ce que nous leur en avons dit. C'est assez, sans doute, pour savoir que vous êtes une des premières comédiennes de ce temps. Mais ils ne seraient heureux de vous admirer autrement qu'à travers l'intermédiaire des journaux.

Ne pourriez-vous, madame, sur les quatre ou cinq jours qui vous restent à passer parmi nous, distraire une soirée, que vous offriez à vos camarades de Paris ? Si vous saviez comme ils vous en seraient reconnaissants ! Si vous saviez comme nous vous en aurions gré !

Permettez-moi pourtant de vous adresser, en terminant, une prière toute personnelle. Vous ne nous avez pas joué la Visite de noces ; elle ne figure pas non plus sur l'affiche du dernier spectacle que vous avez annoncé pour cette distribution.

Quel plaisir vous nous feriez à tous, aux journalistes comme aux comédiens, si vous consentiez à nous rendre ce soir-là le chef-d'œuvre de Damas ! Vous êtes sûre à cette heure du public parisien ; vous n'avez plus aucune inquiétude à concevoir. Vous êtes des nôtres. Nous vous avons

mise dans cette illustre pléiade où brillent les noms de nos actrices les plus aimées. Elles se sont serrées, de plus ou moins bonne grâce, pour y faire place à votre jeune gloire. Quand vous nous quitterez, nous vous dirons : "Au revoir, A Paris, vous êtes chez vous."

Donnez-nous, madame, une nouvelle occasion de vous applaudir et croyez à la sincère admiration du vieux critique qui signe

SGANARELLE.

Mme Duse n'avait rien à refuser à un hommage aussi entier et à une prière aussi courtoise. Elle a été, d'ailleurs, enchantée de prendre contact avec ce public d'artistes parisiens si ouvert, si compréhensif et si vibrant.

JOSEPH-EDOUARD DANTAN

Joseph Edouard Dantan, peintre français, dont nous annonçons la mort dans nos dépêches d'hier, était né à Paris, le 26 août 1848. Il était le fils du sculpteur Jean Pierre Dantan, mort en 1869, et le neveu du sculpteur Antoine Laurent Dantan, mort en 1878. Elève de Pils pour la peinture d'histoire et de Henri Lehmann pour le portrait, il débuta au Salon de 1869 avec un tableau : "Episode de la destruction de Pompéi". En dehors de quelques portraits, M. Dantan a exposé des tableaux de genre dont quelques-uns obtinrent un vif succès aux Salons ; nous citerons : "Le Théâtre improvisé", "Portrait de L. P. Dantan travaillant dans son atelier", "Moine sculptant un Christ", "Place au Musée de Nantes", "Le Jeu du Disque", la Nymphé Salomais et le Jeune Hermaphrodite ; Vocation des Apôtres Pierre et André ; Phrosine et Médore et le Christ en Croix ; Un Coin d'Atelier ; le Déjeuner du Modèle ; Un Intérieur à Villerville ; Un Atelier de Moulage et un Atelier de Tournure ; Entièrement d'un Enfant ; Un Moulage sur Nature ; La Consultation ; Un Coup de Collier et Magon ; le Temple de l'Amour à Trianon et Une Serre en construction." Il a exécuté pour la chapelle de l'hospice Brézin à Marnes une grande peinture à la cire : "La Sainte Trinité".

M. Dantan a obtenu une médaille en 1874, une 2e en 1880 et une médaille d'or à l'Exposition universelle de 1889. Il a remporté en outre le prix d'Attaunville au concours de paysage, en 1877. Il a été décoré de la Légion d'honneur en 1880.

Cette dernière est écrite sur vélin orné d'une aquarelle peinte par M. B. Faustin, et montrant dans une allégorie, la France se joignant à l'Angleterre pour offrir une couronne d'or à la Reine, représentée dans un médaillon, imitation Wedgwood. Les armes du Royaume-Uni sont entourées de palmes décoratives et de lauriers. Dans le fond flotte "l'Union Jack" et le drapeau tricolore. Ce travail, exécuté avec un grand soin, est d'une belle exécution.

On annonce que l'impératrice d'Autriche a vendu tout récemment son palais de Corton à l'impératrice Eugénie. L'acheteur, ce château féerique perdu au milieu des rochers, était une des résidences préférées de S. M. l'impératrice Elizabeth qui allait y chercher chaque année le ciel bleu et le soleil.

La vente en est inattendue et il paraît d'après les dispositions prises à Corton, que l'impératrice Eugénie a l'intention d'y aller prochainement en possession.

Il y a trois générations, le peuple anglais saluait par de tendres et joyeuses acclamations l'avènement au trône d'une princesse, encore à la fleur de l'âge, mais accomplie, dont le règne était destiné par la Providence à être à la fois le plus long et le plus glorieux de son histoire.

Pendant ces soixante années de prospérité et de grandeur ininterrompues, l'Angleterre, placée sous les auspices heureux de ce beau règne, a vu donner un livre couronné de la plus noble et la plus noble récompense des plus nobles réformes et persévérer dans ses efforts incessants pour

le développement de sa richesse et de sa puissance. Aujourd'hui, tandis que l'attention du monde entier reste suspendue et charmée, les populations du Royaume-Uni et celles des colonies anglaises se confondent dans un élan de reconnaissance, de fidélité et d'affection envers Votre Majesté, vénérant dans son auguste personne la sagesse de la souveraine et les vertus de la femme et de la mère.

Les Français vivant et travaillant en Angleterre, sous la protection des lois de cette nation qui étend sur eux sa libérale et courtoise hospitalité, ne sauraient assister à ce spectacle sans être émus. Heureux, aussi, de la préférence que Votre Majesté manifeste tous les ans pour le climat bienfaisant de leur beau pays, ils viennent mêler leur voix à celles qui montent en ce moment, de toutes les parties du globe, répétant : God save the Queen.

Que Votre Majesté daigne agréer les vœux qu'ils font pour Elle, pour son Auguste Famille, pour la paix et le bonheur de son immense empire, pour le progrès continu des relations qui se sont développées heureusement, sous son règne, entre leur patrie et l'Angleterre.

Qu'Elle daigne recevoir le respectueux hommage de leur vénération et de leur gratitude. Cette adresse est signée par les représentants en Angleterre des Banques, Sociétés et Institutions françaises ; par les représentants du Canal de Suez et des Chemins de fer français, par des délégations du commerce, de l'art, de l'industrie française existant à Londres, par le clergé catholique et protestant français de Londres, par une délégation ouvrière, par des représentants du journalisme français, par les chefs des principales maisons françaises, etc., de manière à ce qu'il n'y ait pas dans la colonie un groupe, si petit qu'il soit, qui ne soit représenté par les signataires de cette adresse.

Un inventeur américain vient d'imaginer une récompense de la Société contre l'abus du tabac. C'est une boîte partagée en deux compartiments : l'un contient la provision de tabac ; l'autre, un mouvement d'horlogerie qu'on peut régler de manière qu'il laisse le compartiment au tabac ne s'ouvrir qu'à des intervalles de temps déterminés.

MOTS DE LA FIN.

En chemin de fer : Petit dialogue d'un ménage anglais à l'heure de la cote d'azur : —Hallo ! Lucy ! —Dear ? —Vous sentez-vous bien à cette place ? —Very well, indeed. —N'avez-vous pas de courant d'air ? —No dear. —Bien ! Cédez-moi votre place et prenez la mienne.

Madame va chez sa modiste avec son mari. —Lequel de ces deux chapeaux, lui dit-elle, te plaît le mieux ? —Je te dirai cela quand je saurai celui des deux qui coûte le moins cher.

Bulletin Financier.

Jeu, 8 juillet 1897. COMPTEUR D'EGANGES (CLEARING-HOUSE) DE LA NOUVELLE-ORLEANS.

Table with multiple columns listing financial data, exchange rates, and market information for New Orleans.

ration prise à l'unanimité—aura la joie en même temps que le législateur ; que de vous présenter, lors de votre venue à Valence, le monument qu'avait fondé d'une souscription nationale et avec le concours de l'Etat il a fait élever à la gloire de son illustre compatriote.

Ce monument, qui embellit la plus belle des places de notre cité, est dû au talent de Mme la duchesse d'Uzès.

La population de Valence, qui vous saluera bientôt de ses acclamations, serait heureuse, monsieur le président, que la République française, rénumératrice des talents et protectrice des arts, admit Mme d'Uzès dans l'ordre national de la Légion d'honneur.

Suicide d'une Américaine.

La colonie américaine à Paris est sous le coup d'une profonde émotion ; une artiste peintre, fort connue, Miss Cortrude Weil, dont la famille habite Philadelphie, vient de périr dans des circonstances mystérieuses.

Son corps, retiré de la Seine ces jours derniers, était transporté à la Morgue et reconnu par les nombreux amis de la jeune fille et le vice-consul des Etats Unis.

Le cadavre était dans un tel état de décomposition que l'identité n'a pu être reconnue que d'après la couleur des cheveux de la jeune fille, d'après ses vêtements et les objets retrouvés dans ses poches.

Miss Weil habitait un élégant appartement avec atelier au numéro 107 de la rue Notre-Dame de Nazareth depuis le mois d'octobre dernier, époque à laquelle elle débarquait à Paris pour étudier l'école française.

Un appareil contre l'abus du tabac.

Un inventeur américain vient d'imaginer une récompense de la Société contre l'abus du tabac. C'est une boîte partagée en deux compartiments : l'un contient la provision de tabac ; l'autre, un mouvement d'horlogerie qu'on peut régler de manière qu'il laisse le compartiment au tabac ne s'ouvrir qu'à des intervalles de temps déterminés.

INFORMATIONS.

Le Palais de Corton. On annonce que l'impératrice d'Autriche a vendu tout récemment son palais de Corton à l'impératrice Eugénie. L'acheteur, ce château féerique perdu au milieu des rochers, était une des résidences préférées de S. M. l'impératrice Elizabeth qui allait y chercher chaque année le ciel bleu et le soleil.

La vente en est inattendue et il paraît d'après les dispositions prises à Corton, que l'impératrice Eugénie a l'intention d'y aller prochainement en possession.

Il y a trois générations, le peuple anglais saluait par de tendres et joyeuses acclamations l'avènement au trône d'une princesse, encore à la fleur de l'âge, mais accomplie, dont le règne était destiné par la Providence à être à la fois le plus long et le plus glorieux de son histoire.

Pendant ces soixante années de prospérité et de grandeur ininterrompues, l'Angleterre, placée sous les auspices heureux de ce beau règne, a vu donner un livre couronné de la plus noble et la plus noble récompense des plus nobles réformes et persévérer dans ses efforts incessants pour

Table with multiple columns listing various market data, exchange rates, and financial information.

Bulletin Commercial.

Jeu, 8 juillet 1897. COTON. MARCHÉ DE LA NITE-ORLEANS. Le Cotton Exchange a rapporté aujourd'hui des ventes de 100 balles et à arriver. Le marché est calme. Les cotons les plus bas des cotons suivants :

Table listing cotton market prices for various grades and origins, including Low Ordinary, Good Ordinary, etc.

MARCHÉ DE NEW-YORK.

Table listing market prices for various commodities in New York, including sugar, coffee, and other goods.

MARCHÉ DE LA HAÏNE.

Calme et stable. Coton-1414 pour l'Ordinaire (sur place) ; 1416 pour le 1er Ordinaire (sur place) ; 1418 pour le 2e Ordinaire (sur place).

Stables. SUCCRE ET MELASSE. Jobbing 1000 plus élevé par livre pour le sucre, et 2000 plus élevé par gallon pour le mélasse que les cotations de 50 sacs et 100 gallons.

Un imperceptible tremblement secoua Mlle d'Armonville. Elle tombait presque aussitôt, elle tendit le front au lieutenant de marine. Mais lui, pris à son tour d'un trouble invincible, interdit et intimidé, il n'osa élever de ses lèvres le visage qui s'offrait à lui et s'inclinait sur la main de la jeune fille, se contenta d'y déposer un respectueux baiser.

—Je n'en ai point. Je demande seulement de ne pas me considérer engagé vis-à-vis de Mlle d'Armonville et de lui laisser, ainsi qu'à moi-même, une liberté entière. —Sois tranquille, on ne te mariera pas de force, fit le marquis. —Puis, avec une feinte bonhomie : —Sais-tu, Maxime, je te soupçonne d'avoir laissé à la base quelque chose dont le souvenir te poursuit ? A son tour, le lieutenant de marine se mit à rire. —Ni Chinoise, mon père, ni Cochinoise. Les unes ont le pied trop petit, les autres les dents trop noires ! Mais, ajouta-t-il avec gravité, désirent apporter à celle qui doit prendre mon nom une fidélité absolue, je ne veux m'engager qu'à bon escient ! —Bien parlé, mon vertueux don Quichotte, ricana le marquis. De tout ce grand pathos je ne retiens qu'une chose, moi. —Ta es difficile sur le chapitre féminin. Eh bien, mon cher, je vais te rassurer. Mlle d'Armonville, ta future, a le pied de Cendrillon et des dents admirables qui n'ont jamais connu le dentiste. —Tu es un heureux coquin, ajouta-t-il en lui tapant familièrement le genou ; sur le simple récit de tes exploits elle s'est enflammée de toi et se meurt du désir de te connaître. —Bah ! mon père, soupira Ma-

—Je n'en ai point. Je demande seulement de ne pas me considérer engagé vis-à-vis de Mlle d'Armonville et de lui laisser, ainsi qu'à moi-même, une liberté entière. —Sois tranquille, on ne te mariera pas de force, fit le marquis. —Puis, avec une feinte bonhomie : —Sais-tu, Maxime, je te soupçonne d'avoir laissé à la base quelque chose dont le souvenir te poursuit ? A son tour, le lieutenant de marine se mit à rire. —Ni Chinoise, mon père, ni Cochinoise. Les unes ont le pied trop petit, les autres les dents trop noires ! Mais, ajouta-t-il avec gravité, désirent apporter à celle qui doit prendre mon nom une fidélité absolue, je ne veux m'engager qu'à bon escient ! —Bien parlé, mon vertueux don Quichotte, ricana le marquis. De tout ce grand pathos je ne retiens qu'une chose, moi. —Ta es difficile sur le chapitre féminin. Eh bien, mon cher, je vais te rassurer. Mlle d'Armonville, ta future, a le pied de Cendrillon et des dents admirables qui n'ont jamais connu le dentiste. —Tu es un heureux coquin, ajouta-t-il en lui tapant familièrement le genou ; sur le simple récit de tes exploits elle s'est enflammée de toi et se meurt du désir de te connaître. —Bah ! mon père, soupira Ma-

—Je n'en ai point. Je demande seulement de ne pas me considérer engagé vis-à-vis de Mlle d'Armonville et de lui laisser, ainsi qu'à moi-même, une liberté entière. —Sois tranquille, on ne te mariera pas de force, fit le marquis. —Puis, avec une feinte bonhomie : —Sais-tu, Maxime, je te soupçonne d'avoir laissé à la base quelque chose dont le souvenir te poursuit ? A son tour, le lieutenant de marine se mit à rire. —Ni Chinoise, mon père, ni Cochinoise. Les unes ont le pied trop petit, les autres les dents trop noires ! Mais, ajouta-t-il avec gravité, désirent apporter à celle qui doit prendre mon nom une fidélité absolue, je ne veux m'engager qu'à bon escient ! —Bien parlé, mon vertueux don Quichotte, ricana le marquis. De tout ce grand pathos je ne retiens qu'une chose, moi. —Ta es difficile sur le chapitre féminin. Eh bien, mon cher, je vais te rassurer. Mlle d'Armonville, ta future, a le pied de Cendrillon et des dents admirables qui n'ont jamais connu le dentiste. —Tu es un heureux coquin, ajouta-t-il en lui tapant familièrement le genou ; sur le simple récit de tes exploits elle s'est enflammée de toi et se meurt du désir de te connaître. —Bah ! mon père, soupira Ma-

—Je n'en ai point. Je demande seulement de ne pas me considérer engagé vis-à-vis de Mlle d'Armonville et de lui laisser, ainsi qu'à moi-même, une liberté entière. —Sois tranquille, on ne te mariera pas de force, fit le marquis. —Puis, avec une feinte bonhomie : —Sais-tu, Maxime, je te soupçonne d'avoir laissé à la base quelque chose dont le souvenir te poursuit ? A son tour, le lieutenant de marine se mit à rire. —Ni Chinoise, mon père, ni Cochinoise. Les unes ont le pied trop petit, les autres les dents trop noires ! Mais, ajouta-t-il avec gravité, désirent apporter à celle qui doit prendre mon nom une fidélité absolue, je ne veux m'engager qu'à bon escient ! —Bien parlé, mon vertueux don Quichotte, ricana le marquis. De tout ce grand pathos je ne retiens qu'une chose, moi. —Ta es difficile sur le chapitre féminin. Eh bien, mon cher, je vais te rassurer. Mlle d'Armonville, ta future, a le pied de Cendrillon et des dents admirables qui n'ont jamais connu le dentiste. —Tu es un heureux coquin, ajouta-t-il en lui tapant familièrement le genou ; sur le simple récit de tes exploits elle s'est enflammée de toi et se meurt du désir de te connaître. —Bah ! mon père, soupira Ma-

—Je n'en ai point. Je demande seulement de ne pas me considérer engagé vis-à-vis de Mlle d'Armonville et de lui laisser, ainsi qu'à moi-même, une liberté entière. —Sois tranquille, on ne te mariera pas de force, fit le marquis. —Puis, avec une feinte bonhomie : —Sais-tu, Maxime, je te soupçonne d'avoir laissé à la base quelque chose dont le souvenir te poursuit ? A son tour, le lieutenant de marine se mit à rire. —Ni Chinoise, mon père, ni Cochinoise. Les unes ont le pied trop petit, les autres les dents trop noires ! Mais, ajouta-t-il avec gravité, désirent apporter à celle qui doit prendre mon nom une fidélité absolue, je ne veux m'engager qu'à bon escient ! —Bien parlé, mon vertueux don Quichotte, ricana le marquis. De tout ce grand pathos je ne retiens qu'une chose, moi. —Ta es difficile sur le chapitre féminin. Eh bien, mon cher, je vais te rassurer. Mlle d'Armonville, ta future, a le pied de Cendrillon et des dents admirables qui n'ont jamais connu le dentiste. —Tu es un heureux coquin, ajouta-t-il en lui tapant familièrement le genou ; sur le simple récit de tes exploits elle s'est enflammée de toi et se meurt du désir de te connaître. —Bah ! mon père, soupira Ma-

—Je n'en ai point. Je demande seulement de ne pas me considérer engagé vis-à-vis de Mlle d'Armonville et de lui laisser, ainsi qu'à moi-même, une liberté entière. —Sois tranquille, on ne te mariera pas de force, fit le marquis. —Puis, avec une feinte bonhomie : —Sais-tu, Maxime, je te soupçonne d'avoir laissé à la base quelque chose dont le souvenir te poursuit ? A son tour, le lieutenant de marine se mit à rire. —Ni Chinoise, mon père, ni Cochinoise. Les unes ont le pied trop petit, les autres les dents trop noires ! Mais, ajouta-t-il avec gravité, désirent apporter à celle qui doit prendre mon nom une fidélité absolue, je ne veux m'engager qu'à bon escient ! —Bien parlé, mon vertueux don Quichotte, ricana le marquis. De tout ce grand pathos je ne retiens qu'une chose, moi. —Ta es difficile sur le chapitre féminin. Eh bien, mon cher, je vais te rassurer. Mlle d'Armonville, ta future, a le pied de Cendrillon et des dents admirables qui n'ont jamais connu le dentiste. —Tu es un heureux coquin, ajouta-t-il en lui tapant familièrement le genou ; sur le simple récit de tes exploits elle s'est enflammée de toi et se meurt du désir de te connaître. —Bah ! mon père, soupira Ma-